

MARCEL AUBIN

Quelque temps avant sa mort, Henri Murger disait à un de ses amis :

— Mon cher, la bohème est une maladie : on en meurt ;

Je ne sais pas si Marcel Aubin est mort de cette maladie-là, mais on peut affirmer sans crainte qu'il n'y eut jamais pareil bohème étalant avec plus de jovialité son insoucieuse paresse au soleil des routes.

Quand j'ai connu cet original — et cela remonte à ma plus tendre enfance — il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans.

C'était un grand gaillard sec, au visage glabre, et dont l'expression de physionomie contrastait singulièrement avec son allure courbée et ses manières cauteleuses.

Il faut vous dire que Marcel Aubin s'exprimait rarement en prose.

Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu faire usage de cette forme vulgaire du langage.

On aurait dit qu'à l'inverse de M. Jourdain, il faisait de la poésie sans le savoir.

Quand je dis poésie, il faut s'entendre ; la poésie de Marcel Aubin n'avait qu'une parenté très éloignée avec celle de Lamartine et Victor Hugo.

Il n'avait pas cette prétention. Du reste, il ignorait probablement le nom même de ses augustes rivaux.

Quand il avait réussi à aligner plusieurs rimes — ou plutôt plusieurs consonances — à la suite les unes des autres, il ne lui importait guère que la désinence fût conforme aux règles de la prosodie, ou qu'une terminaison féminine fût immoralement accouplée à une terminaison masculine ; pourvu que cela eût un certain rythme et sonnât richement à l'oreille, son ambition n'avait rien à désirer.

Il appelait cela des *rimettes*.

Et, il faut l'avouer, autant que mes souvenirs et la tradition — corroborée par certaines notes laissées par ma grand-mère — peuvent en faire foi, le loustic avait un talent peu ordinaire pour ce genre d'exercice.

Au nombre de ceux qui lui faisaient assez bon accueil se trouvait une veuve du nom de Rivage.

Elle avait toujours une réserve de friandises pour le poète ambulancier.